

Franco Fortini

Six petites chansons du Golfe,
plus une

traduit par Jean-Charles Vegliante

Ah bien-être du matin !
Dessus l'herbe du jardin
l'étincelle de la bave
de la bave d'araignée
que balance un vent bénin.

Vers les lointaines sirènes
d'autoroute un soleil règne.
Quel dimanche, quelle paix !
C'est la paix du petit vieux,
l'heure claire qui lui plaît.

Les fourmis s'en vont en rang.
S'en vont pour le détriment
de ces poires déjà mûres...
Quel soleil sur le muret !
Les lézards le savent bien.

Loin là-bas très loin, ils se font la guerre.
C'est le sang des autres, qu'on répand par terre.

Et moi ce matin je me suis blessé
à un pied de rose : un doigt m'a piqué.

En suçant ce doigt, je pense à la guerre.
Oh les pauvres gens, que triste est la terre !

Je ne peux aider, parler je ne peux,
je ne peux partir par mer ou par cieux.

Même le pouvant, peuples sans défense,
j'ai l'arabe nul ! l'anglais en souffrance !

Sous le chef pourrais-je, des corps étendus,
glisser de mes vers un volume dru ?

Je ne crois pas. Baste, tant d'ironie lasse.
Mettons une laine, le soleil se cache.

Si la tasse tu me donnes
qui me plaît, ma tasse à moi,
celle avec l'anse marronne,
oh jeune fille parfaite,
tu me rempliras de joie.

Son anse a vraiment la teinte
du plus vif et riche thé
mais elle est bleue des reflets
du ciel léger s'il s'étonne
d'être aussi léger que toi.

Les empereurs des royaumes sanglants
vois-les comme ils dépassent les nuages
cernés d'éclairs, et en nocturnes mages
sur les lueurs du globe ont noirs desseins !

Or fulminants, pleins de fumées fétides,
ils lancent leurs aiguës volées d'engins :
cervelles et fémurs au creux des cibles
brûlent avec d'âcres restes humains.

A nous, les dieux ont prêté paix. A nos
jours d'occident les vignobles s'avivent,
et les labours, et par fortune un rire.

Nous comble, heureux d'un rien, un bref sourire,
une vue ouverte et les écrits clos
par où gloire sûre au poète arrive.

Comme vite l'hiver est passé,
dans de vaines terribles clameurs !
Les batailles des peuples, ailleurs,
que sont-elles pour l'éternité,
pour les arbres qui pressentent leur
sève lente monter dans les fûts,
jusqu'à l'espoir de bourgeons là-haut ?

Et toi pleine, gracieuse, d'ennui
sur l'appui en pyjama pervenche,
peut-être un matin veux-tu, qui venge,
soleil qui défait ce brouillard gris
comme le bien sur les champs de sang ?
Mais c'est fête et c'est mars : tu ne sens
pas qu'un autre an pour le pire est clos ?

S'il advient qu'une orde limace
quand le ciel d'octobre délave
lente a perdu sa lente bave
dont d'une longue et lisse trace
poireaux et choux elle marca,

métaldéhyde en grains grisâtres
fais qu'elle absorbe ; et que vrillée
elle dégorge lymphes et âmes.
Combien de soleils en-allés
le moindre lézard admira !

Lent à de durs dieux anonymes
va mon ultime sombre fiel...
Où te tourner, souci fidèle ?
A quel dégoût tu me destines,
chère visée que je n'ai pas ?

ITALIE 1977-1993

Ils ont porté les tempes
au coup du marteau
les veines à l'aiguille
l'esprit au rien.

Dans les rues d'ici
ils répondaient encore
poing contre casques.

Ou bien apprenaient dans des caves
comment le poignet peut résister
au départ
de la détonation.

Camarades.

N'allez pas comme ça.

Mais vous sans parler
vous me répondez : « Tu as oublié
ce garçon défiguré
le soir du onze mars 1971
qui courait en criant
— Essayez de comprendre
ce soir ils nous tuent
essayez de
comprendre ! —

Les gens aux fenêtres
applaudissaient la police
et hurlaient : — Tuez-les tous ! —

Tu ne te rappelles pas ? »

Si, je me rappelle.

De : *Composita solvantur*,
Einaudi. 1994